

André Le Vot

Cent Vues de l'Enclos des Nuages

SOCRATE : « Veux-tu désormais ne reconnaître aucun autre dieu que les nôtres : le Vide que voilà, et les Nuées, et la Langue, ces trois-là seuls ? »

Aristophane, *Les Nuées*

REPRÉSENTATION DES NUAGES (1)

Galerie minimaliste

Imaginons une série de timbres-poste représentant des nuages, manufacturée sans but lucratif, sans arrière-pensée d'évangélisation, simplement pour créer la galerie de peinture en miniature que l'on aimerait transporter sur soi dans un album. Je viens d'apprendre que Max Ernst a eu cette idée de peindre de minuscules tableaux qui auraient pu tenir dans une boîte d'allumettes. Il les a appelés « microbes ». On pourrait intituler cette série *Galerie de Nuages*, comme si ceux-ci étaient les Rois Mages ou les envoyés extraordinaires de quelque puissance d'Outre-Horizon.

Le timbre où flotte la figurine est gommé au verso. Collé au flanc du nuage avec la bande bleue qui précise « par nuage », il devient un pléonasma qui a valeur d'affranchissement. Il ne reste plus qu'à inscrire l'adresse du destinataire.

Nuage-signature

Dans un tableau de paysage la signature la plus irréfutable à mes yeux est celle qui se calligraphie dans le rendu des nuages. Ils sont les autoportraits du peintre, les sceaux à son image qui authentifient sa création. C'est là qu'il livre son écriture secrète, se laisse lire à ciel ouvert. L'espace imparti aux masses nuageuses, la hauteur où se place l'horizon, la proportion entre ciel et terre, voilà certains des signes qui le dévoilent. Lorsque tout plancher a disparu, quand la poussée du rêve a propulsé le regard dans les airs, c'est l'éblouissement. Là le créateur enfin retrouve sa patrie, le pays des lumières ou des opaques profondeurs.

Depuis quelque temps je suis arrivé à la même conclusion en ce qui concerne l'écriture. Un écrivain qui s'attarde à suivre du regard les nuages, qui leur consacre quelques lignes, sans profit immédiat pour la conduite de son livre, ne peut pas tout à fait être un mauvais homme. On lui saura gré d'avoir, pendant quelques secondes, ouvert une fenêtre, pris du recul ou, si l'on préfère, de la hauteur.

Sur les centaines de pages de *Guerre et Paix* je retiens les quelques lignes où le prince André, à la veille de la bataille de Borodino, regarde les « nuages chevelus » en pensant qu'il s'absentera peut-être bientôt du monde et que tout continuera sans lui, y compris ces nuages chevelus qui passeront au-dessus de son corps.

D'Aristophane à Shakespeare

Hamlet : Voyez-vous ce nuage là-bas qui a presque la forme d'un chameau ?

Polonius : Par la messe, on croirait un chameau, c'est vrai.

Hamlet : Il me semble pareil à une belette.

Polonius : Il a bien le dos d'une belette.

Hamlet : Ou d'une baleine ?

Polonius : Oui, tout à fait la baleine.

De *Hamlet* aux *Nuées* les nuages se tendent la main au-dessus de dix-neuf siècles.

Strepsiade : Dis-moi, qu'est-ce qui leur prend, si ce sont véritablement des nuées, de ressembler à des femmes mortelles ? Les nuées de là-haut ne sont pas faites ainsi. [...] Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles ressemblent à de larges flocons de laine, et non à des femmes, par Zeus, mais pas le moins du monde. Celles-ci ont des nez. [...] Seraient-ce des revenantes ?

Socrate : Nullement ; ce sont les célestes Nuées, grandes déesses pour les oisifs ; elles nous dispensent savoir, dialectique, entendement, langage prestigieux et verbeux, l'art de frapper et d'empaumer.

Strepsiade : Voilà donc pourquoi, après avoir entendu leurs voix, mon âme a pris son vol et aspire déjà à subtiliser, à bavarder sur de la fumée...

Lucreèce, le bruiteur des nuages

Nuages anciens perpétués par Titus Lucretius Carus, qui ne paraît sensible qu'à leurs Cris et Gémissements :

« Tout d'abord si le tonnerre ébranle l'azur du ciel, c'est que, dans leur vol sublime, les nuages éthérés se heurtent et s'entrechoquent sous l'impulsion des vents contraires.

... On croirait entendre des étoffes flottantes, des papiers envolés que les vents fouettent et emportent et qu'ils font claquer dans les airs. Parfois en effet il arrive que les nuages, au lieu de se heurter de front ne s'abordent que de flanc, et qu'entraînés dans des sens contraires, ils se frottent l'un contre l'autre dans toute leur longueur ; de là naît ce bruit sec qui écorche les oreilles et se traîne longuement, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de l'étroit défilé.

Il y a aussi dans les nuages des sortes de flots qui en se brisant produisent de sourds grondements, semblables aux bruits que font les fleuves profonds ou la vaste mer, quand leurs vagues se brisent sur le rivage. »

De la nature VI, 247-8.

Calendrier des Nuages

Voici ce qu'écrivit Baudelaire à propos de Boudin dans son Salon de 1859 (*Le Paysage*) :

« La légende cachée avec la main, vous devineriez la saison, l'heure et le vent. Je n'exagère rien. A la fin, tous ces nuages aux formes fantastiques et lumineuses, ces ténèbres chaotiques, ces immensités vertes et roses suspendues et ajoutées les unes aux autres, ces fournaises béantes, ces firmaments de satin noir ou violet, ces horizons en deuil ou ruisselants de métal fondu, toutes ces profondeurs, toutes ces splendeurs me montèrent au cerveau comme une boisson capiteuse ou comme l'éloquence de l'opium. Chose assez curieuse, il ne m'arriva pas une seule fois devant ces magies liquides ou aériennes de me plaindre de l'absence de l'homme. »

Trois ans plus tôt Boudin écrivait, le mardi 3 décembre 1856, dans son carnet :

« Nager en plein ciel. Arriver aux tendresses du nuage. Suspendre ces masses du fond, bien lointaines dans la brume grise. Faire éclater l'azur. Je sens tout cela venir, poindre dans mes intentions. Quelle puissance et quel tourment ! Si le fond était tranquille, peut-être n'arriverais-je pas à ces profondeurs. A-t-on fait mieux jadis ? Les Hollandais arrivaient-ils à la poésie du nuage que je cherche ? à ces tendresses du ciel qui vont jusqu'à l'admiration, jusqu'à l'adoration ; ce n'est pas exagérer. »

Dans *Paysages anglais* Constable consacre un espace considérable à une « Histoire naturelle du Ciel » et peint une cinquantaine d'études minutieuses, indiquant la date, le lieu, l'heure et la direction du vent, comme le fera Boudin, qui en instruit Baudelaire.

Il commence en 1821 ce qu'il appelle *Skying*, étude des nuages. Quinze ans plus tard, il écrit dans une lettre (12 décembre 1836) :

« Mes observations sur les nuages et le ciel sont éparpillées sur des bouts de papier et je ne les ai pas encore réunies pour en tirer une conférence, mais je le ferai [...] l'été prochain. » L'été suivant il est trop tard. Il est mort entre-temps. C'est pourquoi nous nous hâtons, instruit par son infortune.

Cortazar réfute Lucrèce

Ce que dit Lucrèce (fallait-il citer son propos parmi les platitudes dont on accable les nuages ?) : « ... la substance des nuages ne peut être aussi dense que celle de la pierre ou du bois, ni aussi déliée que celle des brouillards et des fumées qui s'envolent ; sinon, ou bien ils devraient, entraînés par leur pesanteur, tomber comme les pierres, ou bien, telle la fumée, ils ne pourraient garder leur cohésion, ni retenir en eux les neiges glacées et les averses de grêle. »

Cortazar suggère, dans *Le Tour du jour en quatre-vingts mondes*, avec une concision meurtrière, que la pesanteur d'un nuage peut écraser une ville. Cette citation, est-il nécessaire de le dire, est de toutes ma favorite :

« *DE LA MANIÈRE LA PLUS SIMPLE DE DÉTRUIRE UNE VILLE*

On attend, couché dans l'herbe, qu'un grand nuage de l'espèce cumulus arrive au-dessus de la ville abhorrée. On lance alors la flèche pétrificatrice, le nuage devient de marbre et le reste se passe de commentaires. »

INTERLUDE

L'enlèvement au Sérail, ou le Rapt de l'Ombre

L'ombre du nuage, légère comme une bruine, fait glisser de la fraîcheur sur la peau. Elle éteint les autres ombres, plus robustes pourtant, plus ténébreuses, plus distinctes. Étrange ce gommage, cette mise entre parenthèses de la charpente des reliefs, de l'éclat de la couleur. Le paysage s'affaisse. Comme une claudication des perceptions, car même les bruits s'assourdissent et les chants d'oiseaux cessent.

Un instant de crépuscule s'est promené par là. Quand il s'éloigne le matin revient, tout se redresse ; les ombres revivent. Un rinçage à l'eau froide fait vibrer l'éclat des formes.

Je passe ainsi de l'ombre à la lumière, de la systole à la diastole. J'arpente un ciel dégagé avec de petits nuages solitaires qui se suivent à la queue leu leu, en relief, très blancs dans le bleu robuste, en transhumance au-dessus de l'horizon. Quelques-uns prennent l'oblique et passent lentement sous le soleil, en nage sous-marine. Quand ils arrivent à sa hauteur leurs mailles s'écartent, leur transparence laisse alors crépiter un obscur éblouissement.

A partir de ce moment leurs ombres sont des dauphins qui folâtraient aux côtés du promeneur. Ils sautent à droite, ils plongent à gauche, rebondissent devant ou derrière.

On entre dans le jeu, on déboîte dans l'arène, on déjoue la cape tournoyante, on esquive la lame. L'œil se laisse fasciner, soutient l'incandescence du fragment écumeux, très haut, au sommet de sa diagonale, entouré de flammèches qui provoquent des éclipses instantanées. Tant bien que mal le nuage se maintient à l'aplomb du soleil, dans son tangage imperceptible. Son avance chaloupée s'accorde à la marche, intuitive, avec les glissements, les chassés-croisés du danseur. Son effervescence rutilante au bout du regard. C'est un cerf-volant d'étincelles à l'extrémité de son fil.

La plupart vous touchent d'une patte de velours et s'esquivent. Chat perché. Il s'en trouve un pourtant qui s'attarde et marche à mon pas, accompagne ma promenade, légèrement à l'écart, comme quelqu'un qui pourrait vous rejoindre, mais ne le fait pas. Qui de toute évidence souhaiterait le faire, mais hésite à vous aborder, à dire les premiers mots.

L'ombre de ce nuage me précède ou me suit, selon la computation des pentes et des vents. Je m'émerveille de l'extraordinaire concours de circonstances qui, pendant quelques minutes, l'ont placé sur mon chemin, mimant mon allure et mon rythme. C'est comme si le territoire d'un canton, d'une principauté minuscule, gambadait à mes côtés, à portée de main, avec les allées, les venues, les galops et les arrêts, le nez au vent, d'un chien de chasse à sa première sortie.

Nous nous côtoyons avec beaucoup de courtoisie. Il suffirait que je fasse un pas de côté pour quitter mon éclairage, pénétrer sous son ombrelle. Ce pas je l'ai franchi, sans m'en apercevoir.

Là où il chemine le soleil s'absente, les lignes s'effacent, il neige de la pénombre. C'est assez de faire cette enjambée : on traverse un autre pays, insulaire,

poudreux, impalpable, qui vous déleste de votre gravité, qui vous soulève sur la pointe des pieds. Un tapis persan vous recueille, au-dessus de la prairie et des jonchées de regain. On peut alors s'asseoir en tailleur, les bras croisés sur la poitrine. On continue à se mouvoir avec l'Ombre, entouré de partout par l'ensoleillement. On continue à s'élever en montagnes russes, imperturbable, à s'envoler dans les virages entre les arbres.

Dans mon ravissement j'ai dû perdre l'équilibre, glisser mollement. Un homme à la terre ! Je me retrouve assis dans la fourche d'un chêne. La voilà, quant à elle, ma monture, qui glisse sur la pente comme un ballon captif. Elle n'est plus qu'un cercle couleur de cendre bleue, cueilli par une saute de vent, qui s'éloigne en silence, rebondissant au ras de l'herbe.

L'amarre que le nuage vient de larguer, c'est moi ici présent, désarçonné, assis sur mon séant, qui la laisse filer entre les doigts. Seul la longe de mon regard le retient encore. Il se cabre, elle s'étire et se rompt sans effort. Je le vois disparaître derrière la crête, avec la légèreté de quelqu'un qui saute une haie, l'écolier en maraude qui se hâte vers l'école.

Malgré ses façons cavalières, sa duplicité, je regretterai sans doute longtemps le compagnonnage de cette ombre légère par ce mardi d'août 1990, en fin d'après-midi, par temps frais. Son aumône princière d'écus d'un autre temps, négligemment jetés du ciel. C'est le premier nuage, depuis le temps que je passe à observer leurs usages et leurs mœurs, c'est le seul qui ait su marcher à mon pas, prévoir mes humeurs, mes changements d'allure et pour tout dire devancer mes désirs. Un peu à la façon d'une voiture amie qui, pressentant votre lassitude piétonnière, votre hostilité de principe aux façons de la pesanteur, ralentirait juste assez pour percevoir votre appel et s'arrêter, la porte entrouverte sur la fraîcheur bienheureuse et la mollesse de ses sièges. Grâce lui soient rendues. Ce n'est pas demain que se reproduira un tel miracle, que se retrouvera pareille configuration, dans une telle lumière de pré-automne, dans l'ensoleillement et l'odeur des regains. Un colchique, le premier de la saison, d'un rose très pâle, a fleuri ce soir-là¹.

1. Ombres portées du texte :

Faudra-t-il se résoudre à révéler le rapt de mon ombre ? Il l'a entraînée avec lui, parmi d'autres scalps suspendus à son harnais. J'ai ainsi appris que certains d'entre les nuages sont friands de ces trouées qu'ils provoquent dans la lumière. Ils les recueillent, les concassent, les malaxent, les concentrent pour produire le plus beau noir, le noir d'ivoire, dont se repaît leur blancheur.

La mienne, l'écorchée, a mis longtemps à renaître, après maintes expositions à la lumière intense de midi. Elle s'est alors révélée plus vigoureuse qu'auparavant, d'une intensité d'encre de Chine, insoluble dans la pénombre.

A tel point que si dans l'obscurité j'écarte les doigts, je ne peux certes pas les voir, mais je distingue leur ombre sur le mur, plus noire que la nuit. De sa captivité chez le nuage elle a retenu cette leçon d'indépendance farouche à l'égard des sources lumineuses.

REPRÉSENTATION DES NUAGES (2)

Le nuage est-il un nu ?

Les peintres des coupoles remplacent parfois les nuages par des humains. Ceux-ci ne flottent pas dans l'air, ils nagent dans une eau sublimée. La coupole n'est pas un ciel, mais un bocal inversé. Ne nage pas dans le nuage qui veut. Le port d'ailes est optionnel. Vole-t-on mieux avec des plumes ? Pourquoi pas des bouées et des palmes natatoires ?

Quant à Simon Vouet, ses nuages proviennent du rayon literie : ce sont des traversins ou des édredons sur lesquels les anges prennent la pose, mollement appuyés. On soupçonne que c'est en fouillant dans les oreillers qu'ils remplacent les duvets perdus dans les échauffourées célestes.

Dans *L'adoration des bergers* du maniériste Jean de Gourmont, vers 1575, ils ne volent pas, ils flottent en suspension sous les hautes voûtes d'une église à claire-voie avec des escaliers de pierre circulaires. Tout l'air est vibrant d'angelots musiciens qui papillonnent autour des arches et des piliers. Tant d'ailes (parfois pas même de corps, une simple tête leur sert d'attache, un casque ferait l'affaire) que la structure médiévale semble maintenue dans l'air par leur souffle. Les bergers s'étonnent moins de l'enfant sur la paille que de la multitude d'anges prospères et joufflus.

Dans *l'Embarquement pour Cythère et le Printemps* de Poussin, le nuage est habité, par une ronde d'angelots à l'extrême gauche dans le premier, et dans l'autre à droite par une robuste divinité que les amoureux du Paradis terrestre se montrent du doigt.

Dans la *Danaé* de Jacques Blanchard, le nuage derrière la pluie d'or modèle le gigantesque visage de Jupiter.

Le nuage serait-il donc un nu ? Et inversement. Je suis persuadé que les baigneuses de Cézanne sont des nuages qui font escale pour s'essorer, un peu à la façon des rochers de Ploumanach.

William Vaughan écrit dans son ouvrage sur le XIX^e siècle, à propos de Corot : « Son souci de l'effet pictural est si primordial qu'il peint un nu comme il peindrait un nuage. »

Mon souci étant d'un ordre différent, je parle des nuages comme si je tombais des nuées, comme si, depuis la cage d'un ascenseur, secouant ses barreaux, je voyais une femme nue descendre l'escalier.

La chasse au brontosauve

Dans l'Encyclopédie j'avais vu la reproduction d'un tableau étrange, *Le retour de Thésée*, de Joseph Sima (1933). J'aurais dû me rendre à Prague, pour le regarder de plus près, s'il s'y trouve toujours. Et puis voilà que Sima vient à Paris et j'ai ressenti, en grandeur réelle cette fois, ma première impression d'effroi. Ses

nuages ressemblent à d'énormes rochers charbonneux titubant au ras du sol, louvoyant pour heurter les petits personnages qui s'enfuient en levant les bras au travers d'une prairie. Un jeu de billard ou de quilles en somme, sauf que les boules ne sont pas sphériques, mais de formes irrégulières, avec les arêtes évidées et tranchantes qu'ont les pierres taillées de la préhistoire. Des boomerangs plutôt, des boomerangs conçus pour la chasse au brontosauve.

Monet

— Régates à Argenteuil

Le pinceau oblique à touches précipitées accélère le mouvement, fait rimer la dérive penchée des nuages et le déferlement des vagues. Impossible de décider lequel reflète l'autre, lequel transmet son allégresse à l'autre. En réalité, c'est la lumière qui fouette l'eau, cravache l'air. Couchée sur l'encolure, elle mène la course bouillonnante. L'inclinaison des voiles se gonfle sur son sillage.

— Les Nymphéas

Les reflets bleus mêlés du zénith et de l'horizon dans les eaux lentes qui les brassent et les caressent, Monet les a repris et magnifiés. Ses *Nymphéas* de l'Orangerie ne sont qu'un vaste ciel où se déploient, se colorent, rutilent dans la brume et se dilatent les nuages. Leurs métamorphoses s'accompagnent des jeux de la luisance et des teintures fertiles. Ils s'y trempent, émergent, parcourent les nuances de l'arc-en-ciel, parsemés de floraisons. Le temps d'un éclat poudreux entre deux éclipses.

Avant-hier à Marmottan, en descendant l'escalier, le premier nymphéas aperçu était effectivement le nombril d'un reflet de nuage, un lotus voguant dans l'azur. La métaphore était devenue le réel. Monet ne peignait plus la pièce d'eau au pont japonais, mais les nageurs dans le ciel aquatique de Giverny.

Magritte

Entrées par effraction, les nuées de Magritte se mirent dans les toiles blanches et s'installent dans leurs intérieurs. Ou elles se glissent dans l'entrebâillement des portes avec la familiarité onduleuse des chats. Dans d'autres tableaux, moins ouverts, les nuages sont aussi lourds, obstinés et brillants que des potiches flottantes. Omniprésents comme les pigeons des grandes villes, comme eux voyageurs porteurs de message, ils sont le dénominateur commun à la plupart des toiles.

Nuages d'Orient Extrême

Dans l'art oriental les nuages ne montrent pas le chemin des hauteurs. Plutôt que de vrais nuages qui prennent leurs distances, repoussent du pied le terrestre, ne seraient-ils pas plutôt des nuées courant au ras du sol, des brumes estompant le paysage, y ouvrant des fenêtres, n'en conservant que des citations mémorables ? Le haut et le bas, l'humide et le minéral s'entrepénètrent. La nuée est le dissolvant des catégories.

Vous chercheriez en vain la mention d'un ciel nuageux distinct des bois ou des rochers dans *Les Secrets de la peinture*, de Kouo Hi, écrit aux environs de la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie (pas de ciel non plus dans les 70 mètres de la tapisserie de Bayeux tissée à la même époque). Le nuage, ou plutôt la nuée, est là seulement pour figurer un arrière-plan où s'inscriront les pitons et les pins :

« Pour les nuages il y a les thèmes suivants : Nuages barrant une gorge. Nuages s'élevant d'entre les escarpements montagneux. Nuages blancs s'élevant des cimes. Nuages légers descendant au flanc des chaînes.

Pour les brumes il y a les thèmes suivants : Brume obstruant une gorge. Brume s'élevant du chaos montagneux. Brume du soir sur les bois dans la plaine. Brume légère qui va s'étirant. Brume sur la montagne au printemps. Brume sur la montagne à l'automne. »

Voilà pour les Chinois. En ce qui concerne les Nippons, plus épris de cascades et de pluies insulaires, leurs nuages prolongent la fumée des volcans. Ils sont naturalisés, issus des entrailles de la terre. Hokusai, dans les *Cent Vues du mont Fuji*, les représente comme une frise d'intestins déroulée au-dessus du cratère. Je me rappelle les pentes désertes du volcan Aso dans la péninsule de Kyûshû, vaste comme une île antillaise, et dont les pentes étaient illuminées par les plumets des joncs dans le soleil du soir. Il faisait froid, de vieilles femmes vendaient des œufs durs bouillis dans l'eau des sources sulfureuses. Aso est le chaudron où se réchauffent les nuages de l'archipel.

Salon des Refusés

Ils innovent chaque jour et s'exposent à l'extérieur du circuit officiel, en plein air. Leurs gigantesques vernissages prennent le ciel entier pour cimaise. Un coup porté au commerce de l'Art, parade mortelle à ses combinaisons, ses ventes truquées, ses cotes, ses coteries.

Après tout les Nuages perpétuent peut-être les seules formes subsistant depuis les premiers âges (Lucy levait déjà les yeux sur les mêmes accrochages et là-haut se modelait l'image rudimentaire du premier des Surhommes).

Ils réunissent d'autre part les éléments essentiels constitutifs de l'art post-moderne (combinatoires, lacunaires, performatifs, ludiques, aléatoires, non représentatifs, etc.), avec cet atout révolutionnaire qu'ils s'autogénèrent sans intervention humaine et que, autodestructibles, ils s'escamotent à l'instant précis où nous allions nous en lasser. Objets trouvés, Objets perdus. Rien ne subsiste de leurs métamorphoses, sauf parfois quelques gouttes sur le revers de la main. Me reviennent à l'esprit les laborieuses, les sinistres, les dérisoires machines célibataires qui ahanent dans les basses-fosses des musées d'art moderne, incapables de la moindre innovation, répétant *ad nauseam* la même indigente trouvaille.

Aucune mémoire n'enregistre le passage du nuage, sinon les traces préservées par des formes d'art inférieures, les simulacres de la peinture, de la photographie, du cinématographe. Notre émerveillement devant ces formes dérivées présage assez de l'effet que l'original, l'archétype, produirait si nous nous avisions un jour de le regarder vraiment et de le reconnaître.

Sculpture

Nombreuses sont les représentations du nuageux en peinture, mais je n'en connais guère en sculpture. Ce serait pourtant un assez beau défi à la gravité que de sculpter un nuage et le laisser suspendu en l'air, sans fils ni béquilles.

On commencerait par un nuage de plâtre. Immédiatement après les difficultés du modelé (aucune face n'est privilégiée, le dessus vaut le dessous), se poserait le problème de son éclairage, de sa transparence plus ou moins opaque, de la profondeur et de l'angle d'incidence de la lumière, car un nuage est autant luminosité que substance.

Rêvons d'une sculpture aléatoire, de la Barbe à Papa, qui fond dans la bouche fermée. Ou d'un édredon espiegle, qui se déplume en s'étirant.

Longtemps les ciels n'ont été qu'une terrasse suspendue, avec des personnages supérieurs peu sensibles à la pesanteur, de préférence ailés, ainsi que leurs montres. Les nuages en étaient le mobilier, de la matière impalpable dont on fait les montres molles.

Tous paramètres qui posent le problème du matériau. On a mentionné le plâtre pour suggérer la futilité de l'entreprise. On aurait pu de même envisager le marbre, s'il n'était si pesant. Et l'on se met à rêver de fibres diaphanes, de résines cellulaires, légères comme des toiles d'araignées, mais dilatables, bouffantes et rétractiles, du ouateux, de l'élastique, du gonflable. Enfin la solution s'impose. On réinvente la montgolfière !

Mais à l'aérostat il manque ce dedans, bourré de filasse vaporeuse. Même ainsi ce ne serait que du nuage empaillé, sculpture poreuse, molle et humide (pour la visite munissez-vous d'un parapluie). Trop régulier aussi, trop courbe, à l'inverse du creux obscur de la grotte aux formes acérées. L'une et l'autre cousines pourtant, aussi étrangères à nos habitudes d'habitation.

Dubuffet est à ma connaissance celui qui a frôlé la solution sans la chercher — miraculeusement, selon le principe de sérendipité — avec sa sculpture creuse exposée au Musée d'art moderne du Centre Pompidou. Il y a célébré les épousailles de la grotte et du nuage. C'est un bloc erratique chu de quelque obscur désastre, de forme irrégulière et dont la taille est celle d'un petit pavillon de garde-barrière. Sa concavité se referme sur elle-même. Il est à la fois grotte paradoxale, extirpée du rocheux, et nuage habitable, posé à même le sol, avec un orifice qui peut s'obstruer de l'intérieur.

Ses murs sont bosselés. Ses alcôves, ses arches et ses encoignures, parfaitement dissymétriques, renvoient l'écho caverneux des pas qui trébuchent. Il n'y manque que des hublots oblongs où l'on s'accouderait pour contempler, avec un regard d'outre-tombe, comme les navigateurs aux longs cils de Jules Verne, se dérouler les merveilles non pas du fond de la mer, mais du sommet du ciel. Ici s'impose une citation tirée du *Voyage au centre de la Terre* : « Regarde, me dit-il, et regarde bien ! Il faut prendre des leçons d'abîme ! »

Photographie

On y découvre, par l'usage des filtres, du jaune au rouge, des nuages rendus plus blancs sur un ciel plus foncé, assombri jusqu'au noir. Domaine du truquage : on débusque ainsi des nuages qui voyageaient incognito, en transparence.

Par exemple Gustave Le Gray, peintre, puis photographe, puis chef d'école du nouvel art, finit par se spécialiser dans les grandes marines sur plaques de verre enduites au collodion humide. Il précise que sa *Vague* (1856) est prise « avec nuage obtenu simultanément », précision qui éveille aussitôt les soupçons. A juste raison, car on apprend bientôt qu'il a utilisé deux négatifs séparés, l'un pour la mer et l'autre pour le ciel, superposés au moment du tirage. D'où vibration des tonalités, d'où les puissants effets de clair-obscur.

Heureux photographe, qui ne connaît pas les angoisses du paysagiste devant son chevalet. Placide la terre, impatients les nuages. On croirait des modèles qui, à peine déshabillés, ramassent leurs frusques et s'enfuient en piaillant dans les escaliers, se souvenant d'un urgent rendez-vous. Alors le ciel, il faut l'inventer. Ce n'est toujours qu'un souvenir.

Pourtant, comme Gustave Le Gray, le paysagiste laisse entendre que son nuage est obtenu *simultanément*. Alors qu'il travaille sur deux étages. Au rez-de-chaussée celui de l'observation la plus patiente. Dans la mansarde, celui de l'improvisation la plus échevelée.

Nuages made in Hollywood

Au départ, les effets d'accélération et de ralenti dont les cinéastes sont friands. Ce qui importe ici c'est la conjonction de l'obscurité des salles et de la blancheur des nuages. Qu'ils apparaissent et les visages des spectateurs en sont illuminés. Leur grande époque fut celle du western en noir et blanc. Rappelez-vous, le destrier blanc du justicier et la monture noire du traître.

Autre élément d'importance, le rôle qu'on leur attribue. Les nuages sont en apparence les figurants indispensables d'un western. Ils sont les troupeaux de mustangs qui galopent tantôt dans le ciel tantôt dans les collines. Ils ont cependant des caprices de vedettes et se font attendre des heures, des jours parfois. Certains d'entre eux, imprévisibles, soudain surpris et traversant à grandes enjambées le champ de la caméra, sont pour le connaisseur aussi célèbres que les immuables mesas de Monument Valley. J'ai connu des fous de western qui ne venaient s'y enfermer que pour voir caracoler leurs nuages favoris. Ils ne lisent pas les sous-titres, ils se moquent des attaques de diligence, ils n'ont d'yeux que pour la moitié supérieure de l'écran où, comme chez Le Gray, les nuages sont obtenus, nous dirions aujourd'hui, *en traduction simultanée*, une traduction, une partition plutôt, infiniment plus attachante que l'original.

Les producteurs les traitent néanmoins par-dessus la jambe. Paradoxalement, parce qu'ils ne coûtent pas très cher. Ah, s'il fallait les reconstituer en studio, ce serait une autre affaire. Ils seraient si précieux qu'on les conserverait dans de vastes entrepôts construits à leurs mesures, tels des hangars pour dirigeables, à côté des mining-towns et du château de Gatsby.